

B i b l i o t h è q u e
des
**SCIENCES
HUMAINES**

**Mythe
et épopée**



**L'idéologie des trois fonctions
dans les épopées
des peuples indo-européens**

par

GEORGES DUMÉZIL

nrf
Éditions Gallimard

*Bibliothèque
des Sciences humaines*

GEORGES DUMÉZIL

Mythe et Épopée

★

L'idéologie des trois fonctions
dans les épopées
des peuples indo-européens

CINQUIÈME ÉDITION

nrf

GALLIMARD

© Éditions Gallimard, 1968.
© Éditions Gallimard, 1986, pour la présente édition.

*Au général d'armée Pierre BRISAC,
en souvenir des journées du 9 et du 10 juin 1918
où, sous-lieutenant, devenu par les lois et hasards
de la balistique l'officier le plus ancien dans le
grade le plus élevé,
couvrant Monchy-Humières et le passage de
l'Aronde,
entre les arbres de la route nationale,
il commanda la 23^e batterie du 226^e R.A.C.P.
et sauva une pièce de la 27^e;
et des autres fêtes bruyantes de nos vingt ans.*

G. D.

PRÉFACE

La toujours jeune étude comparative des langues indo-européennes fêtera bientôt son troisième demi-siècle : cent cinquante années d'évolution, coupées de mutations, qui ont bien transformé son premier visage. Les pionniers n'avaient pas entièrement renoncé à rêver sur l'origine du langage, sur la « langue primordiale », et même ceux qui insistaient avec le plus de force sur le fait que le sanscrit, parmi les membres de la famille, n'était pas la mère, mais une sœur, restaient comme envoûtés par une langue qui se présentait à eux non pas dans la fraîcheur d'une matière première, mais déjà analysée, autopsiée presque par des grammairiens plus perspicaces que ceux de la Grèce et de Rome : deux générations de linguistes ont donc attribué à l'indo-européen, contre le témoignage de la plupart des autres langues, le vocalisme simplifié du sanscrit. L'objet même de la nouvelle science ne s'est pas facilement défini : longtemps on voulut atteindre, recréer l'indo-européen, *un* indo-européen académique, celui qui se parlait, pensait-on, « au moment de la dispersion », et ce n'est que petit à petit que l'on comprit qu'il fallait, dès la préhistoire commune, admettre des différences dialectales; que les mouvements de peuples dont nous ne constatons que les aboutissements avaient été séparés par des intervalles de temps parfois considérables; et surtout que l'important n'était pas de reconstituer un prototype, ni de s'attarder sur la partie invérifiable des évolutions, mais d'en expliquer compara-

tivement les parties connues. Du moins, à travers ces changements de perspective et de méthode qui étaient tous d'évidents progrès, la « grammaire comparée » n'a-t-elle jamais douté de sa légitimité ni de sa continuité. Tel n'a pas été le destin d'un autre ordre de recherches qui, né presque en même temps qu'elle, avait reçu le nom jumeau de « mythologie comparée ».

Dès le début de leur enquête, en effet, mesurant l'étendue et la précision des correspondances qu'ils découvraient entre les langues indo-européennes, les grammairiens et les philologues firent la réflexion très juste qu'une telle concordance témoignait de plus que d'elle-même. La communauté de langage pouvait certes se concevoir, dès ces temps très anciens, sans unité de race et sans unité politique, mais non pas sans un minimum de civilisation commune, et de civilisation intellectuelle, spirituelle, c'est-à-dire essentiellement de religion, autant que de civilisation matérielle. Des vestiges plus ou moins considérables d'une même conception du monde, de l'invisible comme du visible, devaient donc se laisser reconnaître d'un bout à l'autre de l'immense territoire conquis, dans les deux derniers millénaires avant notre ère, par des hommes qui donnaient le même nom au cheval, les mêmes noms au roi, à la nuée, aux dieux. Avec confiance, enthousiasme même, on se mit donc à la besogne. « On », c'est-à-dire les linguistes et les indianistes : qui pouvait l'entreprendre avec plus de moyens ? La sociologie, l'ethnographie n'existaient pas et la religion appartenait aux philosophes. Il se trouva malheureusement que les moyens mêmes qui paraissaient les qualifier les condamnaient d'emblée à trois graves erreurs d'appréciation.

Sur la matière de l'étude, d'abord. On fit vraiment de la « mythologie comparée ». Certes, dans ces sociétés archaïques, la mythologie était fort importante et c'est surtout de textes mythologiques que l'on dispose. Mais les mythes ne se laissent pas comprendre si on les coupe de la vie des hommes qui les racontent. Bien qu'appelés tôt ou tard — très tôt, parfois, comme en Grèce — à une carrière littéraire propre, ils ne sont pas des inventions dramatiques ou lyriques gratuites, sans rapport avec l'organisation sociale ou politique, avec le rituel, avec la loi ou la coutume ; leur rôle est au contraire de justifier tout cela, d'exprimer en images les grandes idées qui organisent et soutiennent tout cela.

Sur la méthode aussi. Cette mythologie isolée de la vie,

dépouillée de ses assises naturelles, on l'interpréta selon des systèmes *a priori*. Les origines de la « mythologie solaire » et de la « mythologie d'orage » sont complexes, mais l'influence du plus grand exégète indien des hymnes védiques a été certainement dominante. Nourris de Sāyaṇa, des hommes comme Max Müller n'ont fait d'abord qu'étendre à l'ensemble des mythes et à toutes les mythologies de la famille quelques thèses hardies d'une école indigène. On sait aujourd'hui que, devant un corpus mythologique, il faut être plus humble, le servir et non le faire servir, l'interroger et non l'annexer à des dossiers avides de matière, en respecter surtout la richesse, la variété, voire les contradictions.

Sur les rapports, enfin, de la mythologie et de la linguistique. Je ne parle pas de la formule qui faisait du mythe une maladie du langage, mais de quelque chose de plus sérieux. Les premiers comparatistes se sont donné pour tâche principale d'établir une nomenclature divine indo-européenne. La consonance d'un nom indien et d'un nom grec ou scandinave leur paraissait être à la fois la garantie qu'ils comparaient des choses comparables, et le signe qu'une conception déjà indo-européenne était accessible. Or, les années passant, très peu de ces équations ont résisté à un examen phonétique plus exigeant : l'Érinys grecque n'a pu continuer à faire couple avec l'indienne Saraṇyu, ni le chien Orthros avec le démon Vṛtra. La plus incontestable s'est révélée décevante : dans le Dyau védique, le « ciel » est tout autrement orienté que dans le Zeus grec ou le Juppiter de Rome, et le rapprochement n'enseigne presque rien.

Ces trois faiblesses natives firent que des trésors d'ingéniosité, de science, et même de jugement, se dépensèrent en pure perte et que la désillusion, quand elle vint, fut brutale. Abandonnée par les linguistes, de plus en plus conscients des règles et des limites de leur discipline, la mythologie comparée se vit rayer du catalogue des études sérieuses. La tentative faite par de bons esprits pour substituer la libation au soleil et à la foudre comme moyen d'exégèse ne pouvait la réhabiliter.

Et pourtant la réflexion initiale gardait toute sa force. Si distantes dans le temps qu'on suppose les migrations, si diversifiée que l'on conçoive au départ la langue indo-européenne commune, elle a cependant fait son office de langue, elle a été un conservatoire et un véhicule d'idées, et il reste improbable

que les peuples qui ont parlé ensuite les langues qui en sont issues n'aient rien conservé, rien enregistré de ces idées dans leurs plus anciens documents. C'est pourquoi, depuis bientôt cinquante ans, un petit nombre d'hommes ont entrepris d'explorer à nouveau ce champ d'études théoriquement incontestable mais, semblait-il, pratiquement inabordable.

Les tâtonnements furent longs : il était plus facile de soupçonner les erreurs de base de la « mythologie comparée » que de les définir précisément et surtout d'y remédier, et chacun des nouveaux pionniers apportait aussi son lot d'illusions. Personnellement, entre 1920 et 1935, j'ai continué à penser que quelques-unes des équations onomastiques de jadis, les moins malaisées à défendre, pouvaient, à condition de recevoir un éclairage rajeuni (et je donnais, parmi les lumières, la première place au *Rameau d'Or*), mettre sur la piste de faits importants. C'est pourquoi mes premières tentatives ont été consacrées à quatre anciens problèmes, ceux que signalaient depuis cent ans les couples de mots ambrosie-amṛta (1924), Centaure-Gandharva (1929), Ouranos-Varuṇa (1934), *flamen-brahman* (1935).

Une autre espérance, non moins traditionnelle et solidaire de la première, me faisait attendre beaucoup de la confrontation des deux plus riches mythologies de la famille, la grecque et l'indienne : sauf dans le cas de *flamen*, c'était toujours un nom grec qui s'associait dans mes sujets à un nom védique.

En outre, si j'avais conscience que les mythes ne sont pas un domaine autonome et expriment des réalités plus profondes, sociales et culturelles, je ne voyais pas clairement, dans le cas des Indo-Européens, quelles pouvaient être ces réalités ni comment les atteindre, et je continuais à essayer sur les mythes des uniformes de confection : plus fortement marqué par le *Rameau d'Or* que par les sociologues français, j'orientais l'ambrosie vers la fête du printemps, les Centaures vers les déguisements de changement d'année, Ouranos vers la royauté fécondante et, avec une particulière violence, le flamine et le brahmane vers le bouc émissaire, le *scapegoat* cher au vieux maître.

Enfin, comme avait fait le XIX^e siècle, je pensais toujours que la matière de la mythologie comparée se réduisait à une série de problèmes connexes certes, mais tous autonomes, sans hiérarchie, appelant et permettant chacun une solution particulière.

Les années décisives, toujours dans mon cas particulier, furent 1935-1938. Avec *flamen-brahman*, je venais d'épuiser ma

réserve de problèmes traditionnels et l'échec était évident, au bord du scandale, même, dans le dernier essai : il ne me restait plus qu'à faire halte et à réfléchir sur ces erreurs. D'autre part, en 1934, après une hâtive mais intensive initiation, j'avais commencé à suivre à l'École des Hautes Études les conférences d'un homme pour qui je professais, jusqu'alors de loin, la plus vive admiration, le sinologue Marcel Granet; pendant trois ans, à côté de Maxime Kaltenmark, de Rolf Stein, de Nicole Vandier — nous n'étions pas plus nombreux — j'ai écouté, regardé ce grand esprit extraire, avec autant de délicatesse et de respect que d'énergie, la substance conceptuelle de textes au premier abord insignifiants, voire insipides; je ne pense faire tort à aucun de mes autres maîtres en déclarant que c'est en face de celui-là, dans la petite salle de notre section des sciences religieuses à l'École des Hautes Études, que j'ai compris, à trente-cinq ans passés, ce que doit être une explication de texte. De plus, dans l'erreur même, une circonstance favorable avait préparé la correction : dès mon livre sur les Centaures, au moins en ce qui concerne Rome, les rapports certains des Lupercales et de la royauté m'avaient entrouvert, sur le statut du *rex*, d'autres vues que celles de Frazer; bien que mal posés et mal résolus, les problèmes d'Ouranos-Varuṇa et de *flamen-brahman* m'avaient ensuite maintenu dans l'idéologie royale et, parmi les débris de tant de constructions, le rapprochement du couple que le *rājan* védique formait avec le brahmane son chapelain et de l'organe double que, d'après une claire définition de Tite-Live, formaient le *rex* et le premier des flamines majeurs, continuait à me paraître objectivement valable, en dehors de toute interprétation, notamment de celle, hyperfrazerienne, que je venais d'en proposer. Enfin, depuis quelques années, une autre donnée, que j'avais contribué à assurer mais dont je n'avais pas mesuré l'importance et que je considérais comme une curiosité isolée, attendait son heure : dans un article de 1930, en marge de mon programme indo-européen, j'avais établi, contre des doutes récents, que la conception de la société qui a abouti au système indien des varṇa, des classes sociales — brahmanes-prêtres, kṣatriya-guerriers, vaiśya-éleveurs-agriculteurs — était déjà indo-iranienne et s'observait non seulement chez les Iraniens d'Asie, mais chez leurs frères européens les Scythes et même, jusqu'à notre temps, chez les descendants de ceux-ci, les Ossètes du Caucase du Nord; deux ans plus tard, M. Émile Benveniste, que la question inté-

ressait depuis toujours et qui avait bien voulu lire sur épreuves et améliorer mon exposé de 1930, avait encore confirmé par de nouveaux arguments le caractère indo-iranien de la conception sociale tripartite.

C'est la rencontre, ou plutôt l'interpénétration de tout cela — objections des autres et de moi-même, exemple d'un maître incomparable, familiarité avec une matière maladroitement mais constamment maniée —, qui dégagea soudain, au printemps de 1938, les premières lignes d'une forme nouvelle de « mythologie comparée » qui n'était pas encore pure d'illusions, mais qui n'avait pas les défauts des précédentes, et sur laquelle, depuis lors, je n'ai cessé de travailler sans rencontrer l'occasion de repentirs majeurs. Pendant l'année scolaire 1937-1938, dans un cours de l'École des Hautes Études que je destinais à l'articulation des dieux védiques Mitra et Varuṇa, j'avais d'abord voulu aborder une dernière fois l'irritant problème de *flamen-brahman* et je m'étais attardé à en réexaminer les données. L'une d'elles me frappa soudain, dont je n'avais pas jusqu'alors tenu compte : l'existence, à côté de l'organe double que forment le *rex* et le *flamen Dialis*, d'un autre ensemble : la hiérarchie, sous le *rex* et au-dessus du *pontifex maximus*, des trois *flamines maiores* et par conséquent des dieux qu'ils servent, Juppiter, Mars et Quirinus. Cette structure théologique, encore inexpiquée, et d'ailleurs négligée, bien que le caractère pré-romain en fût confirmé par la structure identique (*Juu-, Mart-, Vofiono-*) de la théologie des Ombriens d'Iguvium, me sembla parallèle à la structure des varṇa, des classes sociales de l'Inde : en dépit de thèses récentes et alors en grande faveur, Mars s'intéresse incontestablement à la guerre; au-dessus de Mars, Juppiter, dieu céleste, donneur du pouvoir et des signes, administre les plus hautes parties du sacré; au-dessous de Mars, tous les offices connus du *flamen Quirinalis* le montrent au service de l'agriculture, exactement du grain, à quoi renvoie aussi la fête de son dieu, les *Quirinalia*, en même temps que son nom le rapproche des *Quirites*, que le vocabulaire latin oppose aux *militēs*. Insuffisante pour Juppiter et pour Quirinus, cette première vue comparative était en outre déviée par la pesanteur excessive que j'attribuais aux classes sociales indiennes dans le problème où elle venait d'apparaître, celui du rapport entre les types d'hommes sacrés désignés par les mots *flamen* et *brahman*. Les notes que j'ai conservées de cette vieille conférence portent un titre significatif

à cet égard : « Juppiter Mars Quirinus : *sacerdotes, milites, Quirites* ». L'énoncé n'était pas bon et contenait le germe de faux problèmes qui m'ont fait perdre ensuite beaucoup de temps, tel que celui-ci : pourquoi chacun des dieux romains des trois niveaux a-t-il un *flamen* alors que, dans la structure des varṇa, les brahmanes n'apparaissent qu'au premier niveau, mais l'occupent seuls ? Néanmoins, l'essentiel était acquis : les plus vieux Romains, les Ombriens, avaient apporté avec eux en Italie la même conception que connaissaient aussi les Indo-Iraniens et sur laquelle les Indiens notamment avaient fondé leur ordre social. Il fallait donc reporter cette conception aux temps indo-européens et, par conséquent, il devenait nécessaire d'en rechercher les survivances ou les traces chez les autres peuples de la famille. Cette conclusion fut rapidement justifiée par l'examen de la triade divine qui était honorée dans le temple de Vieil-Upsal et qui domine la mythologie scandinave, Ódinn, Þórr, Freyr, et plus généralement par la considération des deux grandes divisions du panthéon, les dieux Ases, auxquels appartiennent Ódinn et Þórr, et les dieux Vanes, dont Freyr est le plus populaire.

Je ne puis ici résumer le travail des trente ans qui ont suivi. Je dirai seulement qu'un progrès décisif fut accompli le jour où je reconnus, vers 1950, que l'« idéologie tripartite » ne s'accompagne pas forcément, dans la vie d'une société, de la division tripartite *réelle* de cette société, selon le modèle indien ; qu'elle peut au contraire, là où on la constate, n'être (ne plus être, peut-être n'avoir jamais été) qu'un idéal et, en même temps, un moyen d'analyser, d'interpréter les forces qui assurent le cours du monde et la vie des hommes. Le prestige des varṇa indiens se trouvant ainsi exorcisé, bien des faux problèmes ont disparu, par exemple celui que j'énonçais tout à l'heure : les flamines majeurs de Rome ne sont pas homologues à la classe des brahmanes (*brāhmaṇa*) et c'est à autre chose, au *brahmán* dans le sens étroit et premier du mot (un des trois prêtres principaux de toute célébration sacrificielle) que doit être comparé, dans ses rapports avec son dieu quel qu'il soit, le *type* de prêtre nommé *flamen*. Ainsi s'est dessinée une conception plus saine dans laquelle la division sociale proprement dite n'est qu'une application entre bien d'autres, et souvent absente quand d'autres sont présentes, de ce que j'ai proposé d'appeler, d'un terme peut-être mal choisi

mais qui est entré dans l'usage, la structure des trois « fonctions » : par-delà les prêtres, les guerriers et les producteurs, et plus essentielles qu'eux, s'articulent les « fonctions » hiérarchisées de souveraineté magique et juridique, de force physique et principalement guerrière, d'abondance tranquille et féconde.

Mais avant même cette correction, la vue prise en 1938 avait dissipé les illusions de 1920, qui prolongeaient celles du XIX^e siècle. Les mythologies étaient replacées, comme elles doivent l'être, dans l'ensemble de la vie religieuse, sociale, philosophique des peuples qui les avaient pratiquées. Au lieu de faits isolés et par là même incertains, une structure générale se proposait à l'observateur, dans laquelle, comme dans un vaste cadre, les problèmes particuliers trouvaient leur place précise et limitée. La concordance des noms divins perdait, sinon tout intérêt, du moins son illégitime primauté au profit d'une autre concordance, celle des concepts, et surtout des ensembles articulés de concepts. Le témoignage des Grecs, critiques, novateurs, créateurs, cédait le pas à ceux de peuples plus conservateurs, des Italiques notamment et des Germains. Enfin les moyens des nouvelles interprétations n'étaient pas empruntés à des théories préexistantes, frazerienne ou autres, mais sortaient des faits, que la tâche de l'exégète était seulement d'observer dans toute leur étendue, avec tous leurs enseignements implicites aussi bien qu'explicites et toutes leurs conséquences. A vrai dire, il ne s'agissait plus de « mythologie comparée » : c'est vers cette date que, discrètement, sans avertir personne et sans que personne s'en avisât (autrement, il eût fallu pour le moins une décision ministérielle), j'ai fait disparaître de l'affiche de l'École des Hautes Études, dans l'intitulé de mon enseignement, cette vénérable expression que Sylvain Lévi, en 1935, peu avant sa mort, avait généreusement proposée. On imprima désormais : « Étude comparative des religions des peuples indo-européens. » Et cela même ne suffisait plus. Quand le Collège de France, en 1948, voulut bien accueillir le nouvel ordre d'études, c'est la création d'une chaire de « civilisation indo-européenne » que recommanda mon illustre parrain.

Depuis 1938, date à laquelle lui-même publia un second article sur les classes sociales indo-iraniennes, M. Benveniste n'a cessé d'appuyer ma recherche et, dès le lendemain de la guerre, étendit la sienne à l'Italie. Peu après, d'éminents collègues, comparatistes ou spécialistes de diverses provinces du monde

indo-européen, nous rejoignirent. L'exemple fut donné, pour l'Inde, par M. Stig Wikander, alors docent à Lund, dont la première partie du présent livre ne fait que développer une découverte capitale. L'esquisse que j'avais donnée des faits iraniens fut complétée et améliorée par M. Kaj Barr à Copenhague, M. Jacques Duchesne-Guillemin à Liège, M. Geo Widengren à Upsal, et par le regretté Marijan Molé à Paris. Jan de Vries en Hollande, M. Werner Betz à Munich, M. Edward G. Turville-Petre à Oxford, tout en approuvant l'essentiel de mes résultats sur le domaine germanique, apportèrent de précieuses retouches. La lecture du Linéaire B permit d'étendre la tripartition à la plus ancienne société grecque connue : ce fut l'apport de M. L. R. Palmer à Oxford et de M. Michel Lejeune à Paris, tandis que M. Francis Vian, à Clermont-Ferrand, interprétait avec bonheur, dans le même sens, plusieurs faits de la Grèce classique. Depuis huit ans, à Los Angeles, sous l'impulsion de M. Jaan Puhvel, d'actives recherches sont en cours selon la même méthode. On me permettra de rappeler avec une reconnaissance particulière la contribution aussi variée qu'originale fournie, pendant plus de vingt ans, par mon plus ancien collaborateur, M. Lucien Gerschel, ainsi que les brillantes publications qui, depuis cinq ans, ont imposé à l'attention un jeune savant japonais de Paris, M. Atsuhiko Yoshida. Enfin je veux rendre hommage à M. Herman Lommel qui, bien avant moi, avait souhaité et entrepris la restauration de ces études et qui, après avoir accueilli mes erreurs avec une indulgente sympathie, n'a cessé de m'encourager sur ma nouvelle voie; dans sa ligne propre, il continue de publier, sur les religions de l'Inde et de l'Iran, des mémoires comparatifs dont la plupart s'ajustent sans peine à mon travail.

L'exploration s'est développée sur toutes les parties du monde indo-européen et sur tous les types d'œuvre que produit habituellement la pensée humaine et qu'il faut bien distinguer, malgré leurs communications de tous les instants et leur unité foncière : la théologie, la mythologie, les rituels, les institutions, et aussi cette chose sûrement aussi vieille que la plus vieille société parlante, la littérature. La recherche s'est efforcée de rester en état d'autocritique, les résultats antérieurs étant sans cesse reconsidérés dans la lumière des résultats nouveaux. Enfin, après s'être réduite pendant une dizaine d'années à la structure centrale qui venait d'être reconnue, elle s'est à nouveau tournée, avec la

méthode et les conceptions directrices mises au point sur ce grand sujet, vers d'autres matières de portée plus restreinte, rencontrant par exemple, à propos de la déesse et des rituels de l'aurore dans l'Inde et à Rome, l'occasion de restaurer une « mythologie comparée solaire », à vrai dire bien différente de l'ancienne.

Je confie maintenant à quelques livres le bilan de ce long effort. Bilan déjà tardif quant à moi, mais, quant à l'œuvre, prématuré. Depuis 1938, à travers des écrits sans doute trop nombreux, mais surtout dans mes conférences de l'École des Hautes Études, puis du Collège de France, j'ai multiplié les approches, les retouches, les rétractations, les confirmations, et aussi les défenses et les contre-attaques, gardant le sentiment bien plaisant que la matière était entre mes mains indéfiniment malléable et perfectible. Si les prévisions biologiques, même optimistes, ne m'y contraignaient, je ne lui donnerais pas une apparence de fermeté que mes cadets — et c'est heureux, et c'est ce que chacun de nous doit souhaiter — ne tarderont pas à faire mentir. Je ne sais que trop bien ce qui, dans cet exposé et dans ceux qui suivront, exigerait encore l'épreuve du temps. Si parfois le lecteur s'irrite, je le prie de ne pas oublier, à ma décharge, qu'aucun des problèmes ici abordés, sauf un — celui de la valeur fonctionnelle des trois familles nartes, qui marquait le pas depuis 1930 — n'était posé, ne pouvait être posé il y a trente ans.

Ce bilan est prévu en deux séries de livres, l'une concernant les faits religieux et institutionnels, l'autre les littératures. Dans les deux séries, le premier, celui-ci notamment, est consacré à la donnée centrale, sur laquelle j'ai le plus constamment travaillé, l'idéologie des trois fonctions.

Par fidélité au titre qui, par trois fois, a abrité les premières haltes de l'enquête (1941-1949), le bilan religieux se nommera *Jupiter Mars Quirinus*, bien que les faits proprement romains aient été exhaustivement traités dans mon récent livre *La Religion romaine archaïque* (1966). Si j'en avais le temps, je tenterais séparément pour les Indiens védiques, pour les Iraniens, pour les Scandinaves, ce que j'ai fait pour Rome dans ce gros traité : non seulement présenter ce que chacun de ces peuples a hérité des temps indo-européens, mais aussi mettre en place cet héritage dans l'ensemble religieux, bref composer une histoire de la religion considérée dans laquelle les données comparatives seraient utilisées au même titre que les données déjà connues.

- ERWIN PANOFSKY : *Essais d'iconologie.*
- ERWIN PANOFSKY : *L'Œuvre d'art et ses significations.*
- KOSTAS PAPAIOANNOU : *De Marx et du marxisme.*
- DENISE PAULME : *La Mère dévorante.*
- KARL POLANYI : *La Grande Transformation.*
- PHILIPPE PONS : *D'Edo à Tokyo.*
- ILYA PRIGOGINE ET ISABELLE STENGERS : *La Nouvelle Alliance : métamorphoses de la science.*
- VLADIMIR JA. PROPP : *Morphologie du conte.*
- VLADIMIR JA. PROPP : *Les Racines historiques du conte merveilleux.*
- HENRI-CHARLES PUECH : *En quête de la gnose, I et II.*
- GÉRARD REICHEL-DOLMATOFF : *Desana. Le symbolisme universel des Indiens Tukano du Vaupés.*
- LLOYD G. REYNOLDS : *Les Trois Mondes de l'économie.*
- PIERRE ROSANVALLON : *Le Moment Guizot.*
- GILBERT ROUGET : *La Musique et la transe.*
- MARSHALL SAHLINS : *Âge de pierre, âge d'abondance.*
- MARSHALL SAHLINS : *Critique de la sociobiologie.*
- MARSHALL SAHLINS : *Au cœur des sociétés : raison utilitaire et raison culturelle.*
- MEYER SCHAPIRO : *Style, artiste et société.*
- CARL SCHMITT : *Théologie politique, 1922-1969.*
- DOMINIQUE SCHNAPPER : *La France de l'intégration. Sociologie de la nation en 1990.*
- DOMINIQUE SCHNAPPER, HENRI MENDRAS ET ALII : *Six Manières d'être européen.*
- JOSEPH A. SCHUMPETER : *Histoire de l'analyse économique. I. L'âge des fondateurs. II. L'âge classique. III. L'âge de la science.*
- ANDREW SHONFIELD : *Le Capitalisme d'aujourd'hui.*
- OTA SIK : *La Troisième Voie.*
- GÉRARD SIMON : *Kepler astronome astrologue.*
- ERNST TROELTSCH : *Protestantisme et modernité.*
- VICTOR W. TURNER : *Les Tambours d'affliction.*
- THORSTEIN VEBLÉN : *Théorie de la classe de loisir.*
- YVONNE VERDIER : *Façons de dire, façons de faire.*
- NATHAN WACHTEL : *Le Retour des ancêtres. Les Indiens Urus de Bolivie, XX^e-XVI^e siècle.*
- MAX WEBER : *Histoire économique. Esquisse d'une histoire universelle de l'économie et de la société.*
- EDGAR WIND : *Art et anarchie.*
- PAUL YONNET : *Jeux, modes et masses. La société française et le moderne, 1945-1985.*

